

Les sœurs D elicata

Du même auteur

Les Filles

Éditions Gallimard, 1987

« Folio » n° 2978

Madame Placard

Éditions Gallimard, 1989

Loin du Paradis, Flannery O'Connor

Éditions Gallimard, « L'Un et l'Autre », 1991

Petite Bibliothèque de l'Olivier, 2002

Petite

Éditions de l'Olivier, 1994

Le Seuil, « Points » n° P187

Week-end de chasse à la mère

prix Femina 1996

Éditions de l'Olivier, 1996

Le Seuil, « Points » n° P446

Voir les jardins de Babylone

Éditions de l'Olivier, 1999

Le Seuil, « Points » n°P721

Pour qui vous prenez-vous ?

Éditions de l'Olivier, 2001

Le Seuil, « Points » n°P993

La Marche du cavalier

Éditions de l'Olivier, 2002

GENEVIÈVE BRISAC

Les sœurs Délicata

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2.87929.922.8

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2004.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Écrire pour établir le chaînon
manquant entre soi et le monde.

Jans-Christian Grøndahl

Chapitre un

(20 décembre)

Pour Noël, nous fabriquons des anges.

Ils ont des corps en forme de cône, des ailes immenses et dorées comme le sont, paraît-il, les âmes purifiées. Leurs têtes, nous les peignons sur des boules de coton. Il y en a de toutes les couleurs, aussi nous battons-nous, mes six sœurs et moi, pour les plus belles, les plus blanches, les plus bleues. Nous collons des bouts de laine aux boules de coton, préalablement enfoncées sur des bâtonnets à oreilles qui sont la colonne vertébrale des anges. Nous nommons les bouts de laine cheveux. Les coiffer prend une bonne partie de notre temps.

Des nattes minuscules ornent souvent les crânes infimes. Leurs ailes sont découpées dans du papier doré métallisé. Nous en avons déjà une bonne centaine, car nous commençons tôt notre bricolage.

Dès la fin du mois de novembre, quand les jours se sont faits courts, quand la lumière a disparu, que les jardins publics ont fermé, Méta notre gouvernante sort d'un placard mystérieux auquel personne n'a accès des cartons à chapeaux d'autrefois, comme ceux qu'on voit dans les films avec Audrey Hepburn et Cary Grant. Personnellement, mes actrices préférées s'appellent toutes Hepburn, Audrey et Katharine, je trouve que ce serait bien si nous aussi nous appelions Hepburn, les sept sœurs Hepburn, mais papa s'appelle monsieur Délicata.

Donc Méta a sorti les cartons.

Nous nous jetons sur les trésors qu'ils contiennent. Nous déplions les papiers crépon. Nous déroulons les rubans de satin aux nuances pastel. Nous alignons les sept paires de ciseaux par ordre de taille et de fonction, sur notre table ronde, sur la nappe de toile cirée. Nous débouchons les différentes sortes de pots de colle, la plus fluide et la plus odorante, nous étalons les bâtonnets, les tiges de laiton, les tiges de cuivre amolli, les

bobines de fil de fer, les pelotes de laine angora et mérinos, les aiguilles à coudre à chas géant, et les aiguilles à tricoter des mitaines de poupée. Nous retrouvons avec ravissement les carreaux de plâtre sur lesquels sont sculptés d'invisibles reliefs que nous peindrons soigneusement, jusqu'à ce qu'apparaissent les paysages, les fruits, les petits chevaux, les chevreaux qui s'y dissimulaient. Nous ouvrons les boîtes d'aquarelle, les tubes de gouache. Cela nous fait penser aux boîtes de fruits confits, à leur charme mystérieux. À la séduction absurde de l'angélique qui a un goût âcre.

Pourquoi est-ce si désirable ? Nous hurlons de joie devant les palettes avec leurs petits creux comme des fossettes ou des mares asséchées sur la plage. Et nous trouvons enfin les cônes duveteux qui sont les futurs corps des anges.

Méta nous surveille. Elle crie :

– Ne touchez pas aux santons, bande d'écervellées, ni aux calendriers de l'Avent, ni aux figurines de la crèche, ce serait péché, ce serait coupable précipitation.

Selon Méta et notre grand-mère, la précipitation est l'un des pires crimes. Évangéline, ça la fait rire. Elle dit que, si c'était un des pires, il serait dans les péchés capitaux. Elles affirment n'importe quoi pour nous faire obéir et nous domestiquer.

Notre grand-mère et Méta sont chrétiennes. Ce sont elles qui nous ont enseigné la crèche en pâte à papier et les péchés véniels, « Les anges dans nos campagnes » et « Il est né, le divin enfant ». Elles nous rappellent souvent que nous sommes un troupeau de petites païennes. Nous irons en Enfer, ou, si nous avons la chance de mourir jeunes, dans les Limbes, qui sont un endroit blanc, brouillardeux, où l'on marche à pas lents, les mains dans le dos, habillé d'une longue robe blanche. Il n'y fait ni chaud ni froid. J'ai posé la question à Méta, car j'envisage de ne pas trop tarder à disparaître. Le terrain est assez plat, ce n'est pas un endroit hilarant, mais c'est infiniment mieux que le Purgatoire ou l'Enfer.

Méta et grand-mère sont évidemment préoccupées par cette situation, et elles ont souvent

essayé de nous baptiser en douce. Mais notre père et notre mère le leur ont interdit sous peine de ne plus nous voir jamais. Depuis, elles se sont résignées à notre triste sort d'âmes perdues.

Selon Évangéline, ma sœur aînée, l'attitude de Méta et surtout de grand-mère porte un nom : égoïsme. Elles préfèrent nous faire des tartines, nous tricoter des manchons et nous raconter l'histoire des Trois Oranges ou de la Princesse Grenouille, nous regarder peindre des yeux obliques aux anges, jouer avec nous au Diamino, elles préfèrent continuer à nous voir, sachant que nous en paierons le prix fort, un séjour éternel en Enfer, ou au mieux dans les Limbes, oui, c'est cela qu'elles préfèrent : leur plaisir et non notre éventuel salut. C'est moche.

– Peut-être qu'elles n'y croient pas en vrai, a dit rêveusement Lolly, notre deuxième sœur.

Notre deuxième sœur ne s'appelle évidemment pas Lolly, c'est un surnom. Elle se nomme Paloma, la tourterelle, la colombe au ventre gris. Mourning

Dove, c'est ainsi qu'on la nomme au cours d'anglais où nous courons certains soirs. C'est joli comme un nom de station de métro à Londres.

Comme les colombes, car souvent les gens ressemblent à leur nom, elle a une manière très personnelle de faire frémir l'air, de faire surgir les choses, de disparaître d'un coup d'ailes. Nous, ses sœurs, l'appelons Lolly, ça suffit bien. Un peu de modestie ne vous ferait pas de mal, a coutume de nous déclarer Méta en tapotant des doigts pointus de sa main droite son poignet gauche et les articulations de ses autres doigts. (Nous la regardons, fascinées par la menace que cette nervosité fait peser sur nos journées.)

Lolly n'aime pas penser du mal de Méta, parce qu'elle est sa préférée.

Je suis la préférée de grand-mère parce que, comme elle, et comme notre mère, qui est sa fille, j'ai les cheveux roux et frisés. Parce que, comme elle, j'ai trop d'imagination et parce que, comme elle, selon Évangéline, je suis complètement piquée. Je suis la seule. Je veux dire rousse, imagi-

native et folle. Sinon, seule, non, je ne le suis jamais. Mes six sœurs, auxquelles je suis collée, ont de longues chevelures noires ou brunes. Judith a quelques cheveux blonds venus de nulle part. Nous disons plutôt : ses poils jaunes, pour la faire pleurer.

Pourquoi les cheveux ont-ils une telle importance dans la vie des humains ? Quelques poignées de poils sur chaque tête, qui nous occupent tant.

– Grand-mère aimerait nous aider, ai-je répété d’une voix hésitante, mais comment voulez-vous qu’elle fasse, elle n’a même pas le droit de sortir toute seule.

Grand-mère vit avec nous, je veux dire dans l’appartement. Mais nous ne la voyons guère. C’est à cause de sa vie. Grand-mère ne peut rien pour nous, en vérité elle est prisonnière de son esprit enfui. Elle a d’immenses yeux de chèvre qu’elle maquille pendant des heures, elle passe le reste de sa journée à s’entortiller dans des tissus glissants et vaporeux qu’elle appelle ses robes, à faire des poses devant la glace, à nous apprendre des grimaces en

douce, le baiser de la femme-araignée ou le spasme de la très belle Theodora. Cela, c'est plus qu'une grimace, c'est presque un tour de magie, on commence très belle et souriante puis on se contorsionne jusqu'à l'extrême laideur. Grand-mère a appris tout cela durant son enfance de princesse, princesse grecque-orthodoxe, précise-t-elle toujours, et nous voyons défiler des tiaras, avec des bonshommes austères dessous, qui formaient évidemment sa suite, nous entendons des chœurs d'hommes, aux voix incroyables. Nous passons nos doigts impies dans leurs barbes carrées.

Tant qu'à être baptisée, je me demande si orthodoxe ne me plairait pas davantage, mais je crois que c'est plus compliqué encore.

– Tu es pire qu'une enfant ! crie notre mère quand, par malheur, à l'heure du dîner, et de préférence quand nos parents ont des invités, grand-mère sort de sa grotte parfumée, déguisée en fée Clochette, ou carrément en maillot de bain oriental, ondulant des épaules et des mains pour que nous l'applaudissions.

– C'est trop facile, a protesté Clotharia, qui est une personne dénuée d'indulgence. Grand-mère fait sa folle exprès pour n'avoir à se soucier de rien, à part pousser de petits cris quand le thé est trop chaud. Si elle s'inquiétait vraiment de nos âmes, elle pourrait téléphoner, faire venir quelqu'un, un curé déguisé en infirmière, en docteur, ou en livreur de fleurs. Hop, il ôterait son faux habit, il mettrait sa chasuble, il nous aspergerait vite fait, et nous serions sauvées. Ce n'est pas grand-chose, un baptême, un peu d'eau bénite, trois ou quatre signes de croix. Nous ne savons pas les paroles, sinon on pourrait presque le faire nous-mêmes, mais je crois que ça ne vaut pas.

– Moi, je préférerais un pope, dis-je sobrement.

J'en parle avec mon aïeule, la vieille femmeoiseau. Pour discuter, elle a inventé un truc il y a déjà longtemps, on s'enferme aux cabinets, et là, bien tranquilles, grand-mère assise sur la cuvette et moi par terre à contempler les fissures du mur près du verrou, on parle. Du baptême, des reli-

gions, la juive, la catholique et l'orthodoxe qui est sa préférée parce que c'est la sienne. Des trois dieux qui se ressemblent pas mal, et de l'égoïsme, dont, contrairement à mes sœurs, elle ne pense pas que du mal. Nous parlons de l'amour de la vie qui fait si cruellement défaut aux hommes, et de l'amour de la mort, le seul, selon elle, qui ne déçoit jamais. C'est à cause du mystère, m'a-t-elle expliqué. Le mystère de la vie est le plus grand, mais il ne se laisse pas facilement apercevoir. Le mystère de la mort crève les yeux. Il n'y a pas de mystère de la mort. J'adore écouter grand-mère. Je ne comprends pas tout, mais j'ai le sentiment d'approcher un secret qui rendrait nos vies lumineuses. Et puis ma grand-mère a connu tant de guerres.

Quand j'écoute les grandes personnes, j'ai le sentiment que leurs vies s'écoulent comme des ruisseaux entre les guerres, il n'y a que des guerres et des morts à raconter. La vie entre deux guerres, le temps entre deux morts, rien qui reste. Ça fait peur. Des océans d'oubli.

LES SŒURS DÉLICATA

Dans la famille Délicata, nous discutons beaucoup. Et pourtant quel silence.

– Je suis assez égoïste, glousse ma grand-mère en plissant sa figure.

Et cela devient à mes yeux une vertu douillette.

Chaque année, nous parlons de Dieu, aux premiers flocons.

Puis j'ai à nouveau cette discussion avec mes sœurs, durant ces douces semaines où, assises toutes les sept autour de la table, nous nous affairons, ciseaux et colle, bouts de ficelle et rubans dorés, à inventer notre monde.

Dans les rues, Noël s'insinue. Les vitrines s'allument. Les femmes passent et repassent, chargées comme des fourmis, vacillantes sur les talons de leurs trop hautes bottes. Des guirlandes d'ampoules forment des ciels de rue, et partout s'installe l'odeur des marrons grillés que les vendeurs proposent à chaque carrefour. Nous fabriquons nos anges et, quand ils sont prêts, nous avons le droit de passer à la crèche.

Chapitre deux

(21 décembre)

Pour attiser encore notre foi contrariée, et sous prétexte de nous faire voir toutes sortes de crèches, Méta nous emmène en promenade dans les églises décorées. Notre mère approuve, car il y a là une démarche artistique. Je crois qu'elle a été catholique ou orthodoxe quand elle était enfant, ce qui la rend indulgente pour les crèches, et Clotharia dit même qu'elle les aime bien. Il faut toujours la prévenir quand notre œuvre de bâtisseuses en miniature est finie. Elle interrompt alors son travail, vient devant la crèche, avance un fauteuil devant la cheminée, croise les jambes, met sa tête frisée entre ses mains magnifiques, observe tout de près, et fait enfin une ou deux réflexions un peu vagues qui nous emplissent de fierté.

Mon église préférée se nomme l'église Saint-Séverin. On y entend une musique d'orgue merveilleuse. C'est là que je suis devenue chrétienne, je crois. La musique m'avait entièrement envahie, je ne sentais plus les limites de mon corps, j'ai eu le sentiment de m'envoler, d'être à l'intérieur d'un énorme grain de raisin, de ne plus avoir froid.

En rentrant à la maison, il ne faut pas dire que Méta nous a fait mettre à genoux à l'église et nous a dit de joindre les mains. Il ne faut pas dire que nous savons parfaitement le notrepère et le jevousalumari. Méta, dans l'escalier de pierre que nous gravissons en rang par deux, nous fait répéter nos mensonges. Évangéline se rebelle en disant que mentir ne va pas arranger nos affaires de damnées. Méta rétorque que si, parce que c'est un saint mensonge, comme ceux des premiers chrétiens.

Aujourd'hui, nous allons visiter la crèche de l'église Saint-Sulpice, pour la comparer à la nôtre, qui a envahi la cheminée de notre dortoir et une bonne partie de l'âtre. La nôtre est certainement

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achévé d'imprimer par Corlet, Imprimeur S.A.
14110 Condé-sur-Noireau (France)
Dépôt légal : janvier 2004. N° 397
N° d'imprimeur : 00000
Imprimé en France